

Gun O. & F.-D. Vivien - Penser l'économie politique pour penser l'écologie politique ? Une perspective lacano-marxiste pour la décroissance de Serge Latouche ?

Ozgur Gun et Franck-Dominique Vivien
Laboratoire REGARDS
Université de Reims Champagne Ardenne
ozogun@gmail.com ; fd.vivien@univ-reims.fr

La question du développement durable nous invite à penser le changement social. Nous voudrions nous intéresser ici à la manière dont Serge Latouche appréhende ce problème. Certes, pourra-t-on objecter, cet auteur est connu pour être un pourfendeur de la notion de développement durable. La décroissance, dont il est aujourd'hui un des principaux théoriciens français, est toutefois une perspective qui apparaît grosse de changements sociaux radicaux et profonds ; Latouche allant même jusqu'à parler de « véritable révolution »⁸. Ce changement est aussi décrit par par une formule saisissante puisqu'il conviendrait, selon lui, de « sortir de l'économie » !... Pour que cette expression ait un sens, il faut admettre qu'à un certain moment on est « entré en/dans l'économie » et que, depuis, « on y vit » sur le plan de l'imaginaire, autrement dit que l'économie donne en partie sens à nos pensées et actions.

Dans un premier temps, nous allons faire retour sur ce que Latouche appelle « l'invention de l'économie ». Cela nous amènera à souligner à la fois le caractère performatif de cet imaginaire économique et notre enfermement dans l'ordre symbolique. Dans un second temps, nous essaierons de comprendre ce qu'il faut entendre par « sortir de l'économie » et nous verrons alors les difficultés d'un tel déplacement.

Au-delà de l'ouvrage qui porte ce titre, « l'invention de l'économie » est, de l'aveu même de Latouche⁹, une question qui traverse toute son œuvre. S'interroger sur cette thématique oblige à faire retour sur ses écrits les plus anciens – rappelons que Latouche n'utilise le terme « décroissance » que depuis 2002¹⁰ – et à montrer la persistance de certaines thématiques tout au long de sa production intellectuelle. Pour le dire de manière plus ramassée : l'hypothèse que nous travaillons ici est que, malgré sa prise distance vis-à-vis de Marx et de Freud¹¹, sa posture contemporaine relativement à la décroissance s'enracine dans la perspective lacano-marxiste qui a été jadis explicitement la sienne.

L'invention de l'économie

Latouche reprend à son compte la déconstruction marxiste de l'économie, qui consiste à l'extraire de l'ordre naturel et

⁸ Latouche S. (2011) *Vers une société d'abondance frugale. Contresens et controverses sur la décroissance*, Paris, Mille et une nuits, p. 183.

⁹ *L'invention de l'économie*, Paris, Albin Michel, 2005, p. 7.

¹⁰ Latouche S. (2002) « A bas le développement durable ! Vive la décroissance conviviale », *Silence*, n°280, <http://www.decroissance.org/textes/latouche.htm>

¹¹ « Que reste-t-il de ce parcours à travers le marxisme ?, se demande-t-il. Certainement beaucoup de choses, en ce sens que je ne serai pas ce que je suis et je n'écrirai pas ce que j'écris s'il n'y avait pas eu cette rencontre et cette traversée. Je pense, toutefois, avoir dépouillé le vieil homme et dégagé ma propre pensée sans éprouver la nécessité de revendiquer une affiliation à une école ou une tradition. », in « Oublier Marx », *Revue du MAUSS*, 2009, n°34, p. 313.

transcendant pour l'inscrire dans l'histoire. Il s'en démarque cependant par son insistance sur la dimension culturelle de l'économie (1.1.) et, en conséquence, sur son caractère symbolique (1.2.). En s'inspirant des écrits de Castoriadis, Latouche¹² cerne ainsi ce qu'il appelle un « imaginaire économique » qui s'est peu à peu institutionnalisé.

L'économique ? Rien de naturel, ni d'universel...

Dire que l'on est entré dans l'économie signifie une idée assez sensée et commune dans l'histoire de la pensée économique : il n'y a pas de substance ou d'essence de l'économie ; l'économie n'est pas une nécessité, elle ne relève pas de la nature mais de l'histoire. On reconnaît là une posture théorique et épistémologique commune depuis l'analyse marxiste, la première à avoir insisté avec force sur le caractère historique des formations sociales, en soulignant au passage leur caractère déterminé par les modes de production. Le parcours intellectuel de Latouche a été fortement marqué par le marxisme. C'est dans cette perspective qu'il s'engage comme économiste du développement au milieu des années 1960, avant d'entreprendre vis-à-vis de celui-ci un travail critique¹³. Il en a cependant gardé une posture que l'on retrouve dans l'ensemble de ses travaux : l'objet de l'économie et l'économie elle-même relèvent de l'histoire. Ce discours économique – double discours, précise Latouche, puisque celui qui entoure les pratiques économiques a peu à peu vu se développer un discours théorisant ces pratiques – va progressivement se construire sur des pratiques émergentes, lesquelles vont pouvoir s'appuyer sur cette entreprise de légitimation et de théorisation.

Pour autant, cette « invention » de l'économie ne s'explique pas par une théorie déterministe de l'histoire – c'est là une de ses prises de distance vis-à-vis de l'analyse marxiste. Nous avons affaire, selon Latouche, à une « suite d'accidents historiques », à une « odyssée », à un processus historique, indissociable de l'entrée dans le capitalisme. Bien qu'il ne soit pas aisé de tracer l'histoire et les modalités de cette entrée dans l'économie, certains jalons sont posés dans *L'invention de l'économie*, qui vont d'Aristote à Smith. Cette « naissance » de l'économie – en fait, sa progressive autonomisation – s'accompagne évidemment de résistances. C'est aussi cette histoire de l'« anti-économique »¹⁴ que content les écrits de Latouche, lesquels prennent place dans cette longue tradition intellectuelle qui a œuvré à disqualifier l'ordre économique. Cette critique est plus tranchante encore avec l'éclairage fourni par l'anthropologie. Car, comme le souligne cet africaniste qu'est Serge Latouche, l'économie est avant tout « un processus culturel »¹⁵ propre à l'occident – il n'y a donc rien d'universel dans cette création. Le regard de Latouche vis-à-vis de la notion de développement et de la culture économique va peu à peu être décillé par la lecture des ouvrages de Claude Lévi-Strauss pendant qu'il fait sa thèse au Zaïre, puis l'expérience vécue au Laos en 1966-1967,

alors qu'il est coopérant pour un organisme international. Viendront ensuite la découverte de l'anthropologie économique (avec des auteurs comme Polanyi, Salhins, Clastres, Mauss...). Comme ceux qui appartiennent à la « petite internationale anti- ou post-développementiste » réunie autour d'Illich¹⁶, Latouche n'aura de cesse de dénoncer « l'impérialisme culturel » présent dans la notion de « développement » et de ses diverses déclinaisons¹⁷.

Dans les années 1960, l'économicisation/occidentalisation du monde¹⁸ est observable dans les pays du Sud. C'est aussi dans ces pays que Latouche observe des résistances à ce phénomène – c'est le thème central de *La planète des naufragés*¹⁹ : « dans les marges des villes, les populations bricolent une vie précaire mais décente grâce aux stratégies relationnelles fondées sur l'esprit du don et de la réciprocité »²⁰. C'est pourquoi ces sociétés du Sud ont été une des sources d'inspiration de sa pensée de la décroissance.

L'économique ? Du symbolique et donc de l'imaginaire...

Réalité culturelle, et donc symbolique, proprement occidentale dans son principe, l'économique est ainsi appréhendé comme un « mythe » ou un système symbolique général. Pour préciser ce que cela recouvre chez Latouche, il convient de souligner que sa conception de l'économique mobilise non seulement l'anthropologie culturaliste mais aussi l'approche psychanalytique (plus précisément, la lecture lacanienne de Freud).

Selon cette conception, si la réalité ne se réduit pas aux représentations, ni aux signifiants – au sens où elle n'est pas un effet du discours, ni une illusion –, elle relève de la mise en forme symbolique du réel. Cette position ontologique de Latouche est posée de manière frontale, notamment dans son ouvrage *Le procès de la science sociale*. On peut en présenter les grands traits en reprenant la triade, bien connue, de la linguistique saussurienne entre le signifiant (ou plus généralement le symbole), le signifié (l'idée, la représentation ou encore la réalité psychique) et le référent (le matériel réel qui ne parle pas mais qui est parlé, une fois saisi dans cette triade) : lorsqu'il est question de ce qu'il est convenu de nommer la réalité sociale, Latouche ne nie pas l'existence du référent mais souligne son caractère déjà, en soi, symboliquement structuré. Bien entendu, cette structuration symbolique (*i.e.* le fait que la réalité sociale soit signifiante et qu'elle puisse donc littéralement « parler ») n'est jamais achevée, ni close. La « vie sociale, aime à écrire Latouche, n'en finit pas de *se dire* ». « Toutefois, ajoute-t-il, elle ne se dit pas qu'avec des *mots*. Elle se dit aussi avec des gestes, c'est-à-dire des représentations qui impliquent un au-delà, un à côté dans la conduite animale ou l'objet sensible. C'est cela qui amène à dire que la vie sociale *se fait* »²¹.

Puisque nous sommes assujettis aux systèmes symboliques et que, par conséquent, dans « notre être au monde », nous échappons à l'ordre sensible de la nature pour être enfermés

¹² Latouche juge *L'invention de l'économie* comme le plus « castoriadisien » de ses ouvrages, in *Pour sortir de la société de consommation*, op. cit., note 1, p. 152.

¹³ Cf. Latouche S. (1975) *Le projet marxiste*, Paris, PUF ; Latouche S. (1984) *Critique de l'impérialisme*, Paris, Anthropos, 2ème éd.

¹⁴ Latouche parle de « l'anti-économique » d'Aristote, in *L'invention de l'économie*, op. cit., p. 20. Le sous-titre de *Faut-il refuser le développement ?* (Paris, PUF, 1986) est « Essai sur l'anti-économique du Tiers Monde ».

¹⁵ Latouche S., *L'invention de l'économie*, op. cit., p. 17.

¹⁶ *Vers une société d'abondance frugale*, op. cit., p. 166.

¹⁷ Voir *Critique de l'impérialisme*, Paris, Anthropos, 2ème éd., 1984, et *Faut-il refuser le développement ?*, Paris, PUF, 1986.

¹⁸ Latouche S. (1989) *L'Occidentalisation du monde*, rééd. 2005, Paris, La Découverte.

¹⁹ Latouche S. (1991) *La planète des naufragés : essai sur l'après-développement*, Paris, La Découverte.

²⁰ *Vers une société d'abondance frugale*, op. cit., p. 167.

²¹ Latouche S. (1984) *Le procès de la science sociale*, Paris, Anthropos, pp. 132-133.

dans celui du sens, l'économie est, non pas tant ou seulement caractérisée par le symbolique, mais elle est fondamentalement symbolique. Soutenir cela, ce n'est pas nier l'existence, par exemple, des objets de consommation, mais souligner non seulement que les raisons d'être de ces objets en tant qu'objets de consommation tiennent à ce qu'ils symbolisent, mais aussi qu'il n'y a aucun lien de nécessité entre ces objets et ce dont ils sont symboliquement investis (de la même manière qu'en linguistique saussurienne, le lien entre le signifié et le signifiant est arbitraire).

Considérer la réalité sociale comme réalité symbolique conduit évidemment à souligner la centralité de sa composante imaginaire. Tout symbole présuppose l'imaginaire, en tant que capacité de « voir » dans une chose quelconque ce qu'elle n'est pas (en soi). Ici, l'imaginaire a trait à la capacité de représentation sans laquelle le symbolisme ne pourrait être. En outre, le mode d'existence de l'imaginaire passe nécessairement par des symboles – de la même manière qu'un signifié ne peut exister sans signifiant. Le lien entre un symbole donné (la croissance, par exemple) et sa composante imaginaire (l'opulence, le bonheur, la fin de la crise, etc.) ne relève d'aucune nécessité, sans que cela ne signifie pour autant que ce lien soit proprement farfelu ou qu'il soit sans efficacité. Cette indétermination relative est propre à tout système symbolique – comme en témoigne le fait que plusieurs signifiés soient rattachés au même signifiant ou qu'un même signifié soit attaché à plusieurs signifiants – et participe du caractère non fini du réel social ou historique.

Quelles que soient les raisons des systèmes symboliques et de leurs articulations avec des systèmes imaginaires, il n'en demeure pas moins qu'en tant qu'individus nécessairement socialisés, nous avons tous à faire à eux : mieux, nous sommes au monde par ces systèmes. C'est donc peu de dire que l'économie ainsi envisagé fait système : les mots de l'économie se renvoient les uns aux autres – c'est ce que montre Latouche²² quand il étudie la sémantique économique. Ces mots légitiment des pratiques en leur donnant sens, pratiques qui, en retour, semblent donner raison aux mots. Bref, il y a là un ordre complet avec ses règles explicites et implicites.

2. Comment sortir alors de l'économie ?

Étant donnée la manière dont Latouche conçoit l'économie, la question de la sortie de celui-ci est ardue (2.1.). La transformation de la réalité sociale – l'idée de révolution demeure, dans une tradition freudo-marxiste, comme quête de l'autonomie individuelle et collective – passe par une atteinte de « ses assises imaginaires »²³, sans que l'on puisse compter sur une théorie totale et définitive de la réalité ou de l'histoire (2.2.).

2.1. ... alors que ça résiste

Avec la conception latouchienne de l'économie, il n'est plus possible d'affirmer le primat des « mots » sur les choses de l'économie (ou inversement), mais seulement de constater notre enfermement dans l'univers symbolique. Ce caractère autoréférentiel de la réalité sociale comme tout explique en grande partie pourquoi l'économie tient, envers et contre (presque ?) tout.

²² Cf. *L'invention de l'économie*, op. cit., p. 24.

²³ *Le procès de la science sociale*, op. cit., p. 206. Sur ce point, à nouveau, les analyses de Latouche apparaissent fort proches de celles de Castoriadis.

Et quand le réel – parlé sous la guise de la « contrainte environnementale », par exemple – fait irruption, cela tient grâce à d'incessants phénomènes de résistance, de déni et de refoulement. Pour Latouche, le développement durable relève de ce type de phénomène. Si « durable » est, à ses yeux, un adjectif qui a du sens – il renvoie à la sagesse du paysan qui plante un arbre et sait que ce seront les générations futures qui en profiteront²⁴ – il n'en va pas de même pour le terme « développement ». Ressortissant de l'imaginaire économique, ce terme renvoie à la figure de la croissance, du « toujours plus ». On peut éclairer ce que dit Latouche à propos du développement durable en mobilisant le concept de *déni fétichiste*²⁵. On peut utiliser la formule proposée en 1969 par le psychanalyste Octave Mannoni²⁶ : soit, une première formule : « je sais bien qu'en faisant ce que je fais (en consommant, en produisant...), je suis en train de polluer (et que c'est grave), mais quand même je crois que je ne pollue pas (ou pas tant que cela ou que ce n'est pas grave). Cette formule compte deux affirmations contradictoires : « savoir qu'on pollue » et « croire que non »... C'est là qu'intervient le déni qui rend possible le maintien de la croyance entrant en contradiction directe avec le savoir. La première formule devient alors « je sais bien que je pollue et que c'est grave, mais le développement durable (ou les avancées technologiques, ou le marché des droits à polluer, etc.) permet de limiter les effets de mes pratiques en termes de pollution ». Dans cette seconde formule, le développement durable fonctionne comme un fétiche²⁷, i.e. l'incarnation du mensonge (à soi-même) qui permet de supporter l'insupportable réalité.

L'histoire sans théorie déterministe, ni pour autant résignation

Si Latouche prend ses distances avec l'analyse marxiste, cela tient aussi à son rejet du matérialisme historique en tant que philosophie de l'histoire déterministe et rationaliste. À cet égard, il semble reprendre à son compte la critique castoriadisienne de la théorie marxiste de l'histoire²⁸. Cette théorie d'un déterminisme quasi mécaniste relève finalement d'une croyance en un sens de l'histoire et porte en son sein le retour d'une forme de transcendance (contre laquelle Marx s'élevait pourtant lorsqu'elle prenait la guise du naturalisme de l'économie politique classique). Latouche refuse ce « déterminisme historique » revenant à soutenir l'idée « d'un trajet unique d'une histoire dont l'achèvement est la condition de l'intelligibilité » et affirme au contraire qu'il « n'y a ni totalité réelle à un moment donné, ni totalité de totalités au terme de l'histoire » car « il n'y a ni tout, ni terme de l'histoire ». Signalant donc l'impossibilité de la totale détermination comme du total achèvement, il souligne que l'histoire ne saurait avoir un sens, mais plusieurs (et non une infinité puisqu'il ne rejette pas l'idée de causalité) : « l'histoire ne dessine pas une infinité de lignes, seulement une pluralité »²⁹.

²⁴ Cf. *Petit traité de la décroissance sereine*, Paris, Mille et Une Nuits, p. 27.

²⁵ Cf. Zizek S., *Comment lire Lacan*, Paris, Edition Nous, 2011.

²⁶ O. Mannoni, « Je sais bien mais quand même... », in *Clefs pour l'Imaginaire ou l'Autre scène*, Paris, Le Seuil, 1969.

²⁷ S. Latouche, *Pour sortir de la société de consommation*, op. cit., p. 47.

²⁸ C. Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, op. cit., pp. 103-104.

²⁹ *Le procès de la science sociale*, op. cit. p. 198.

Certes vertigineux, cet inachèvement du réel est aussi gros d'espoirs : le social « n'en finit pas de se dire » et l'histoire n'est pas écrite. Sur cette base, Latouche peut esquisser une sorte de point de mire prenant la forme d'un idéal politique centré sur l'autonomie individuelle et collective, laquelle, comme chez Castoriadis, renvoie clairement au registre psychanalytique. Cet idéal fonctionne aussi comme trajectoire continue, comme un ensemble de pratiques (même très générales) à entretenir afin de s'approcher, toujours de manière asymptotique et incertaine, de ce point³⁰.

Cet idéal d'autonomie passe par une voie étroite. « La question de la sortie de l'imaginaire dominant, pour Castoriadis comme pour nous, reconnaît Latouche³¹, est une question centrale, mais très difficile, parce qu'on ne peut pas décider de changer son imaginaire et encore moins celui des autres, surtout s'ils sont « accro » à la drogue de la croissance. »³² Etant données les positions de Latouche sur la réalité sociale et l'histoire, on ne s'étonnera pas de ne pas trouver un ensemble précis de mesures pour « changer l'imaginaire dominant ». Seules des pistes de réflexion sont offertes.

Une des voies de libération des esprits, ou de décolonisation de l'imaginaire, passe par l'activité critique³³. Pour Latouche, l'essentiel de la science sociale doit en effet consister en critique des discours idéologiques, critique visant à dire « le *non-dit* », à dénoncer les « significations *non-pensées* » et à démasquer les conditions de production de ces discours dominants³⁴. Cette activité, qu'il qualifie de « bricolage théorique »³⁵, est fondamentalement subversive, selon lui, puisqu'elle détruit les assises imaginaires de la situation socio-historique.

Dans cette optique, c'est le consumérisme qui constitue aujourd'hui une des cibles privilégiées de Latouche, à travers la critique de l'obsolescence programmée³⁶, de la publicité, du crédit à la consommation...

Conclusion

« On peut [...] s'interroger, écrivait D. Bourg³⁷, sur la contradiction potentielle entre les leçons que l'on peut tirer des difficultés écologiques que nous connaissons et le vieil imaginaire révolutionnaire qui a autant nourri la gauche historique que les héros et protagonistes des révolutions industrielles successives ». En un sens – c'est ce que montre l'heuristique de la grille de lecture lacano-marxiste pour éclairer ses propositions en matière de décroissance – Latouche entend maintenir cet idéal révolutionnaire dans la perspective de la soutenabilité. Il s'inscrit en cela explicitement dans la voie étroite dessinée par cet « incontournable précurseur de la décroissance » qu'est Castoriadis, à savoir une perspective de changement social qui « n'a pas de sujet historique porteur »³⁸. Si la sortie du capitalisme apparaît nécessaire, elle n'est pas suffisante ; l'accent étant mis sur la « servitude volontaire » des individus, sur leur « imaginaire » manipulé par la propagande et la publicité³⁹. Adieu, donc, au prolétariat et aux autres forces sociales repérées par d'autres penseurs pour changer le monde, le « grand chambardement » serait affaire de tous, au risque que, finalement, cela soit l'affaire de personne ! Si un autre monde est possible, c'est en s'interrogeant sur l'idée même de prise de pouvoir – Latouche⁴⁰ faisant souvent référence au mouvement néo-zapatiste. Néanmoins, à ses yeux, c'est l'Occident – et, plus précisément encore, l'Europe – qui doit donner l'exemple, aidée en cela, pour accélérer le processus, par la « pédagogie des catastrophes ».

³⁰ Cf sur ce point Prat J.-L. (2012) *Introduction à Castoriadis*, Paris, La Découverte, p. 86 et suiv.

³¹ S. Latouche (2005) *Décoloniser l'imaginaire*, Lyon, Parangon/Vs, p. 10.

³² Voir aussi : « La conquête pacifique des esprits demande beaucoup de patience. Assurément, le pari de la décroissance n'est pas gagné ! », in *Pour sortir de la société de consommation*, op. cit., p. 157.

³³ *Pour sortir de la société de consommation*, op. cit., p. 207.

Latouche parle encore des « armes de la critique » que manient les « objecteurs de croissance », à côté d'autres armes pacifiques : non-violence, désobéissance civile, défection boycott, in *Pour sortir de la société de consommation*, op. cit., p. 11.

³⁴ S. Latouche, *Le procès de la science sociale*, op. cit., p. 201.

³⁵ S. Latouche, *Le procès de la science sociale*, op. cit., p. 200.

³⁶ Latouche S. (2012) *Bon pour la casse. Les déraisons de l'obsolescence programmée*, Paris, Les Liens qui Libèrent.

³⁷ Bourg D. (2001) « Le nouvel âge de l'écologie », *Le débat*, n°113, p. 104.

³⁸ S. Latouche, *Vers une société d'abondance frugale*, op. cit., p. 176.

³⁹ *Vers une société d'abondance frugale*, op. cit., p. 106.

⁴⁰ *Pour sortir de la société de consommation*, op. cit., p. 13 et suiv. et *Vers une société d'abondance frugale*, op. cit., p. 180.